



**AU SECOURS!
UN OURS EST EN TRAIN
DE ME MANGER!**



WOMBAT

Au secours!
Un ours est en train
de me manger!



Les Insensés n° 15

Mykle Hansen

Au secours !
Un ours est en train
de me manger !

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Beauchamp

Wombat

Titre original : *Help! A Bear Is Eating Me!*

Première édition : Eraserhead Press, Portland, 2008.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Mykle Hansen, 2008.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2013, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-919186-36-5

ISSN : 2261-8724

*Ce livre est dédié aux ours,
partout à travers le monde.*

Vous pensez que *vous* avez des problèmes ? Moi, je suis en train de me faire dévorer par un ours ! Oh, mais désolé, toutes mes excuses, écoutons donc vos problèmes ! Mmm-hmm ? Alors comme ça, votre patron est méchant avec vous ? Et votre voiture vous cause des soucis ? Et vous vous inquiétez pour l'environnement ? Tiens donc ! Votre environnement vient juste de me bouffer un pied ! Je *pisse mon sang* sur votre environnement. Et ce n'est pas ce qui me soulagerait de toute la souffrance et de la peur que j'éprouverais si je ne m'étais pas aussi bien prémuni contre les sensations déplaisantes en avalant tout un tas d'analgésiques aux propriétés miraculeuses. Enfin, piètre consolation : je peux donc à présent affirmer sans crainte d'être contredit que **MES PROBLÈMES SONT PIRES QUE LES VÔTRES**. Alors fermez-la avec vos problèmes, OK ? Bon.

Si vous étiez réel, si vous étiez vraiment ici, et si vous étiez quelqu'un de bien, je suis sûr que vous auriez déjà appelé **LES SECOURS**. Ou peut-être vous seriez-vous réfugié dans un arbre, mais, quand l'ours aurait cessé

de me mâcher et serait tranquillement reparti chez lui, vous seriez sans doute descendu de votre perchoir à lopette, vous auriez pris mon pouls et m'auriez demandé si je me sentais bien ou, plus exactement, si je n'étais pas encore mort. Une fois la certitude acquise que je n'étais pas encore mort, vous auriez couru chercher un garde forestier, ou une ambulance tout-terrain ou un hélico de sauvetage dont le rayon d'action serait suffisant pour atteindre cet endroit perdu au milieu des immensités sauvages et stupidement pittoresques de l'Alaska. Une équipe de secours serait venue s'occuper de moi pendant qu'une colonne de recherche se serait lancée aux trousses de ce damné ours noir pour lui exploser sa grosse tête poilue. Et, dans l'idéal, il y aurait aussi eu une dépanneuse pour remorquer mon Range Rover jusqu'au concessionnaire d'Anchorage. Et là j'aurais fait jouer mon assurance tous risques – oh ! si coûteuse mais si précieuse – pour que ma pauvre et adorable machine roulante fût réparée, briquée, révisée et ravitaillée en attendant ma complète guérison. Et puis, tous les deux – c'est-à-dire moi et ma voiture –, nous aurions repris la route dans le soleil couchant et ne nous serions plus jamais aventurés au nord de Vancouver.

Ouais, j'adore ma voiture. Je parie que si vous étiez ici, vous voudriez tout savoir sur elle : vous me demanderiez si elle est facile à manœuvrer (un jeu d'enfant), si elle consomme beaucoup (presque rien) et combien je l'ai payée (c'est pas vos putain d'oignons – mais un gros paquet, je vous le garantis). Mon Range Rover et

moi avons passé du bon temps ensemble cette année. Nous avons écouté mon iPod sur son système audio surround à cinq canaux avec caissons de basses intégrés. Nous avons slalomé sur les voies express grâce à son impeccable contrôle de traction dynamique. Nous avons instillé la crainte de la chair masculine chez Marcia du service clients sur son siège rabattable en cuir d'Oxford équipé du système de massage intelligent Shiatsutronic. Tel un requin rôdant près du rivage, nous avons longé en silence les pistes cyclables pour effrayer les cyclistes avec son avertisseur surpuissant et les asphyxier avec ses gaz d'échappement visqueux avant de les abandonner à leurs convulsions. Mais c'est la première fois – coincé comme je le suis sous l'essieu indépendant de la roue arrière gauche depuis que j'ai essayé de la changer, depuis qu'un ours m'a attaqué, depuis que je me suis réfugié sous le châssis, depuis que le cric est tombé, depuis que j'ai reçu tout le bordel sur moi –, c'est la première fois que je passe un bon moment *sous* mon 4 x 4. Disons plutôt un long moment, parce que le confort laisse un peu à désirer. Les finitions de luxe incluses dans mon pack d'options ne semblent pas s'étendre au train arrière. Ce n'est pas joli-joli par ici, je vous assure. C'est idiot de ma part, mais, quand j'ai lâché vingt billets à Javier d'EZ-Clean pour laver et réviser mon véhicule, j'avais imaginé que cet immigré clandestin et ses fainéants de gosses l'avaient lavé et révisé *en entier*. Mais là-dessous je vois des boulons, des tuyaux, des panneaux et des câbles encroûtés dans de la toundra séchée. Je

suppose que ça fait partie de l'esthétique tout-terrain à laquelle ma voiture et moi aspirons, mais je distingue aussi une épaisse couche de crasse urbaine, et un mélange des deux s'est décollé sur ma veste sport en poil de chameau toute neuve et désormais irrémédiablement souillée. En plus – et ça me foutrait vraiment en rogne si je ne pensais pas de manière si positive –, en plus un truc... le radiateur ? Je l'ignore, je ne saurais le dire, mais *un truc* goutte très lentement. Traduction : un fluide s'écoule de la voiture. Traduction : *il y a une fuite*. Mon 4 x 4, viril et hors de prix, a moins d'un an et il a déjà besoin de couches pour vieux. Un véhicule pareil n'est pas censé s'oublier comme ça.

Et puis ce pneu éclaté – cause suprême de mon traumatisme actuel... Land Rover va devoir s'expliquer là-dessus... et je suis sûr qu'il y a un avocat d'accord avec moi quelque part. Or cet avocat et moi allons faire payer à Land Rover mes factures d'hôpital une fois qu'on m'aura sorti d'affaire, une fois que je serai sorti de là-dessous et que ce crétin d'ours aura cessé de me bouffer le pied tout en essayant de choper le reste de mon corps avec sa grosse patte gloutonne. Et notez bien qu'il ne se contente pas de me becqueter le pied mais s'attaque aussi à ma botte en daim de chasseur à deux cent quatre-vingt-neuf dollars et quatre-vingt-quinze cents la paire. Cet ours me coûte cher. Cet ours va payer.

Où est Edna ? Où est cette idiote que j'ai épousée ? Elle devrait être là. Où sont les tocards de mon service ? Où est Marcia du service clients ? Comment se

fait-il que nous nous soyons pointés ici en fanfare et à grands frais pour renforcer l'esprit d'équipe et qu'au moment où un exercice pratique idéal se présente, il n'y en a pas un pour me venir en aide? Mais où sont-ils passés? Probablement au camp de base... Ah, chapeau les nullos! Incapables de se bouger le cul sans moi.

Note personnelle : Virer l'équipe, divorcer de ma femme. Échapper à l'ours.

Ce n'est pas ma faute! Je ne suis pas un crétin, vous savez. Je n'ignore rien des petites habitudes des ours. J'ai fait des recherches sur Internet pendant des heures. Infos! L'ours noir est un animal solitaire qui vit dans des régions forestières comme celle-ci. Il fourrage dans les clairières en quête de nourriture et, comme nous avons pu nous en rendre compte, il est omnivore. Avant le départ, par mesure de sécurité et aussi pour stimuler l'esprit d'équipe, j'ai obligé tout le monde à mémoriser des faits basiques sur les ours et des conseils de survie en cas de rencontre imprévue. De mon côté, pour me distraire, j'ai acheté un fusil à pompe adapté aux circonstances, le Remington 870 de la police locale avec ses munitions Premier Core-Lokt Ultra-Bonded©. Il est à l'abri sur le siège conducteur de la voiture au-dessous de laquelle je croupis et il brûle d'être essayé sur un ours par le premier membre d'une équipe de SECOURS qui daignera venir jusqu'ici!

Ce n'est franchement pas ma faute. J'ai fait tout ce qu'il fallait. Par exemple : quand j'ai repéré l'ours, je

ne me suis pas enfui en courant. Les ours vont plus vite que nous. Je le sais parfaitement. Alors je me suis grandi et je me suis retourné pour faire face à l'ours. Puis je lui ai crié dessus et lui ai jeté la clé en croix pour qu'il comprenne A) que j'étais un humain et B) que je n'avais pas peur. L'ours a réagi en se dressant sur ses pattes arrière poilues. Après quoi il a tendu le cou dans ma direction, il a reniflé plusieurs fois et a agité ses pattes avant comme un boxeur sonné. J'ai pensé qu'une fois qu'il m'aurait mieux vu et senti il réaliserait qu'il avait affaire à un Homo Sapiens – et pas n'importe quel Homo Sapiens, mais MARV PUSHKIN, directeur de la création et de la communication dans une grande agence, guerrier d'entreprise, meneur d'hommes, manipulateur de femmes, abonné au magazine *Esquire* – et qu'il battrait en retraite et retournerait à sa petite vie pépère de plantigrade. En fait, c'est le conseil de survie n° 1 de www.GoAlaska.com : ne vous enfuyez pas mais montrez à l'ours qui vous êtes. (Rétrospectivement, je me rends compte que j'aurais pu me réfugier dans le 4 x 4, mais cela aurait été un aveu de faiblesse, ce qui peut s'avérer mortel face à un ours et ne colle pas du tout au style de Marv Pushkin.)

Tout allait merveilleusement bien jusqu'à ce que l'ours fonce sur moi – qui aurait cru que ce gros tas de graisse se déplacerait aussi vite ? – et, d'un coup de tête, me culbute sur le capot de la voiture. Il s'est alors mis à renifler les jambes de mon pantalon que j'avais aspergées par accident d'un liquide malodorant. J'étais

consterné et légèrement embarrassé par ce revers, mais toujours aussi alerte. Le temps était venu de passer au conseil de survie n° 2 de www.GoAlaska.com : si l'ours attaque, faites le mort. (En théorie, l'ours n'attaque que s'il se sent menacé. Une fois qu'il a compris que vous n'êtes pas une menace, il se contente de vous pisser dessus et rentre chez lui. Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'en cet instant précis je considérerais comme un luxe de me faire pisser dessus par un ours.) J'ai donc feint un infarctus et me suis laissé glisser sur le sol.

Et là... il m'a mordu ! Incroyable ! Et puis il m'a remordu, encore et encore... Alors je me suis rabattu sur le conseil de survie n° 3 à tout hasard. En fait le conseil n° 3 est vraiment nul mais je vous le donne quand même : « Si l'ours insiste... défendez-vous vigoureusement. » Oh, merci du tuyau, GoAlaska point connards ! L'idée ne me serait jamais venue à l'esprit. Ah, si le conseil n° 1 avait été « Réfugiez-vous dans votre véhicule » et le conseil n° 2 « Emparez-vous du fusil et armez-le », alors le conseil n° 3 se serait peut-être révélé utile.

Mais attendez une seconde... je crois qu'il s'est arrêté. Oh, joie ! Je n'entends plus autant le bourdonnement incessant de ces moustiques dont le nuage opaque voile le soleil dans cet endroit immonde... mais j'entends la respiration sifflante de l'ours. Il souffle comme un pilier de rugby congestionné gravissant un escalier avec un sac de briques sur le dos. Il a mangé trop vite et ce violent effort l'a laissé tout pantelant. Il

se lèche les pattes en digérant mon pied et réfléchit à ce qu'il va faire de sa soirée. Et la lumière baisse. Aussitôt qu'il s'en ira, je devrais pouvoir réussir à m'extraire de sous cet essieu en me contorsionnant ou en me servant du cric tombé tout près du train arrière. Ou si je parvenais à atteindre le carton rempli de provisions – je l'ai glissé sous la voiture en sortant la roue de secours et il est presque à portée de ma main gauche –, si j'arrivais à me tortiller sans ressembler à une proie, sans réveiller l'appétit de l'ours, alors je pourrais m'ouvrir une canette de bière, parce que toute cette violence m'a donné soif.

Si vous étiez réels, peut-être auriez-vous un peu pitié de moi. Eh bien, épargnez-vous cette peine. Bien sûr, toute cette histoire craint : l'ours qui me bouffe le pied, l'incident mécanique et le week-end nature. Mais j'essaie de voir le bon côté des choses ; je pense de manière positive. Je suis un gagnant. Je suis dans la merde jusqu'au cou mais j'ai mes OxySufnix et ces pilules magiques ne craignent pas, elles. Tiens, je vais en reprendre une... En fait, je vais en reprendre deux parce que j'en ai plein. J'imagine que vous aimeriez avoir des détails scabreux sur mes souffrances mais, honnêtement, je ne vois pas ce que je pourrais dire là-dessus. Je ne sens pas la douleur. Tout bien considéré, j'ai la patate. Je suis préparé et même plus que préparé. Ma voiture m'a laissé tomber, ma femme et mon équipe m'ont laissé tomber, www.GoAlaska.com je n'en parle même pas, mais OxySufnix ne me laissera pas tomber. Et si jamais ça se produit, j'ai aussi du

Percocet, du Vicadin et du Prolexia dans la boîte de ma poche de poitrine. Et je ne parle pas de l'Antix, du Ritalin, du Mercantin et d'autres médicaments officieusement prescrits que j'ai rangés dans la partie secrète de ce qui ressemble à une petite boîte de pastilles mentholées. Alors, va te faire foutre, l'ours. Tu peux toujours bouffer mon pied si ça t'amuse : moi et mes pilules, on va se contenter de regarder le bon côté des choses en attendant que tu te barres.

Les médoc, c'est une des raisons pour lesquelles je ne pourrai jamais devenir un de ces types fous de grands espaces et de protection de la nature. La technologie s'occupe bien de moi. La technologie fait tellement mieux que la nature ce que la nature est supposée bien faire, je ne vois pas pourquoi je m'embêterais. Qui a besoin d'un beau paysage quand on dispose d'effets spéciaux ? Qui a besoin de fleurs et d'animaux alors qu'il existe une chaîne du câble consacrée aux fleurs et une autre aux animaux ? Et que dire du zoo de Woodland Park et du jardin de votre copropriété de luxe qu'une talentueuse équipe de paysagistes sud-américains transforme en oasis harmonieuse, sans la moindre vermine et douze mois sur douze ? Qui a besoin de vent vivifiant et d'embruns salés quand on peut compter sur quatre zones de contrôle climatiques indépendantes ? Qui a besoin d'un feu de camp s'il dispose d'un grill George Foreman ?

Mais ce que j'aime le plus dans nos villes, nos sociétés et notre style de vie artificiel en général, c'est cette

invention que nous avons appelée justice. As-tu déjà entendu parler de justice, Monsieur l'Ours ? La justice est fantastique. La justice, ça signifie que si tu vivais à Seattle, que tu me sautais dessus en pleine rue et que tu entreprenais de me dévorer de cette manière, sans mon consentement explicite, mes cris de douleur et mes appels au secours ne resteraient pas ignorés. Une voiture de police arriverait rapidement sur les lieux de l'agression et des agents dégaineraient leurs armes en t'ordonnant de te coucher sur le sol face contre terre. Et si tu refusais d'obéir, alors ces flics – pour protéger leur vie – videraient plusieurs chargeurs de leurs revolvers humains dans ta sale gueule d'ours et te zigouilleraient jusqu'à ta complète reddition. Puis une luxueuse ambulance arriverait sur place et des infirmiers amicaux me transporteraient en urgence dans un excellent hôpital des environs où des chirurgiens de garde commenceraient par extraire mon pied de l'estomac de ta carcasse encore chaude. Ta chair gigoterait lorsqu'ils y enfonceraient leurs scalpels et leurs scies. Ensuite, ils passeraient des heures, sinon des jours, à réparer chaque nerf et chaque tendon rompus et recoudraient mon pied au bout de ma jambe comme si j'étais un ours en peluche déchiré, en plus précieux. Pour reconstruire les parties rognées de ma cheville, ils prendraient un bout de peau sur mon autre jambe ou sur celle d'un donneur, ou peut-être deviendrais-je le premier homme à bénéficier d'une transplantation de pied grâce aux prodiges de la technologie et des médicaments antirejet. Mon

pied miraculeux et moi serions l'objet de nombreux articles dans les revues médicales, nous passerions à la télévision locale et connaîtrions une gloire éphémère – peut-être même nous proposerait-on des contrats publicitaires. Plus tard, quand je pourrais remarquer, je paierais ma tournée aux gentils policiers qui t'auraient présenté le délicieux concept humain de justice. Enfin je rentrerais en voiture chez moi en appréciant la douceur de mes nouvelles housses de sièges qui auraient été fabriquées avec ta stupide fourrure.

Certaines personnes – j'imagine qu'on peut les appeler des hippies – répètent souvent que les êtres humains ont une bonne raison d'avoir *besoin* de la nature. Pas seulement de la nature qu'on trouve dans nos zoos, fermes et parcs, mais aussi de ce foutoir à l'abandon, ici, en Alaska. Nous avons besoin de cette nature-là, disent-ils, pour pouvoir survivre chez nous; ils invoquent toutes sortes de raisons liées à l'interdépendance du hibou, du saumon, des vaches et du bois de construction. Bien sûr, je n'ai pas un cursus d'écologiste, alors je ne peux pas affirmer qu'ils ont complètement tort. Peut-être même qu'ils sont dans le vrai.

Mais je suis persuadé d'une chose : si les êtres humains de Seattle ont besoin que des ours aussi énormes et dangereux se baladent en liberté en Alaska, alors l'Alaska va devoir s'occuper de son problème de maintien de l'ordre, et en vitesse. C'est vrai, quoi! Les gardes forestiers ne sont-ils pas censés

patrouiller pour vérifier que les gens et les ours respectent la loi, ne laissent pas de détritrus derrière eux, ne se garent pas en double file ou ne se dévorent pas sans permis ? Je n'en ai toujours pas vu un et cela fait des heures que j'attends. Quand ils se décideront à virer ces Esquimaux indigents pour exploiter le pétrole de cet État, ils auront peut-être les moyens des flics des villes pour faire marcher droit les ours. D'ailleurs, s'il y avait une seule antenne relais dans un périmètre de huit kilomètres, je pourrais composer le 911 ! Mais je n'ai aucune réception sur mon smartphone. Pas une barre. Cette région du monde est arriérée, primitive et nulle.

Il fait sombre et l'ours s'est calmé. Il s'est blotti contre le flanc de la voiture, à un mètre de moi. Je crois qu'il est en train de s'endormir. Dans un petit moment, j'en profiterai peut-être pour me dégager. Je récupérerai le fusil à pompe dans le Range Rover et j'offrirai à Monsieur l'Ours des pruneaux en guise de dessert.

Tu te prends pour un dur, Monsieur l'Ours ? J'ai botté des culs plus gros que le tien. Mange, dors et sois poilu ; demain, je te crève.